

AYMERIC PATRICOT

LA VIVEUSE

roman

Éditions Léo Scheer

Aymeric Patricot

La Viveuse

« Tu ne peux pas me faire ça, ma fille. Tu ne peux pas te donner à des hommes sous prétexte de faire le bien. Tu ne peux pas leur donner du plaisir de cette façon-là. Ce ne sont même pas des hommes mais des êtres diminués, des moitiés d'hommes. Il leur manque un bras, une jambe, parfois la moitié du corps, parfois la moitié du cerveau. Ce sont moins que des hommes, et toi, tu es moins qu'une pute. »

Anaëlle tombe sous le charme d'un jeune invalide et débute une formation d'assistante sexuelle pour handicapés. Mais le jour où son père est atteint d'un cancer, elle décide de l'aider financièrement et, pour cela, de donner plus d'importance à son activité. Comment éviter de perdre ses proches s'ils apprennent ce qu'elle fait ?

Prostitution, bienveillance, plaisir... Quel sens donner à une pratique que la société elle-même peine à définir ?

Cherchant l'amour, Anaëlle ne pensait pas devoir affronter les contradictions de l'époque.

Aymeric Patricot est écrivain et essayiste. *La Viveuse* est son dixième livre.

Portrait d'Aymeric Patricot par Patrice Normand (D.R.)

EAN numérique : 978-2-7561-1376-0

EAN livre papier : 9782756113746

www.leoscheer.fr



DU MÊME AUTEUR

Romans

Azima la rouge, Flammarion, 2006

Suicide Girls, Léo Scheer, 2010

L'homme qui frappait les femmes, Léo Scheer, 2013

J'ai entraîné mon peuple dans cette aventure, Anne Carrière, 2015

Essais, récits

Autoportrait du professeur en territoire difficile, Gallimard, 2011

Les Petits Blancs, Plein jour, 2013 ; Seuil, « Points », 2016

Les Vies enchantées, Plein jour, 2016

Les Bons Profs, Plein jour, 2019

La Révolte des Gaulois, portrait d'une communauté qui n'existe pas,
Léo Scheer, 2020

© Éditions Léo Scheer, 2022

www.leoscheer.fr

AYMERIC PATRICOT

LA VIVEUSE

roman

Éditions Léo Scheer

La vie, je la connais. Et l'amour, je sais peut-être ce que c'est aussi. Eh bien, moi, je vais te dire une vraie vérité, c'est que les hommes, ils ne savent pas ce que c'est que l'amour.

Marcel AYMÉ, *La Vouivre*.

« Tu ne peux pas me faire ça. Tu ne peux pas te donner à des hommes sous prétexte de faire le bien. Tu ne peux pas leur offrir du plaisir de cette façon-là. Ce ne sont même pas des hommes mais des êtres diminués, des moitiés d'hommes. Il leur manque un bras, une jambe, parfois la moitié du tronc, parfois la moitié du cerveau. Ce sont moins que des hommes, et toi, tu es moins qu'une pute. »

Le jour où le père d'Anaëlle tiendrait ce discours, l'effet d'étrangeté la laisserait sans voix. Elle avait tellement pressenti ces insultes, elle avait éprouvé leur tranchant. Elle s'était préparée à subir de l'extérieur la foudre de cette honte qui la dévastait déjà. Mais l'apparition du spectre jetterait une ombre sur toute sa vie.

Pourquoi aurait-elle dû demander pardon ? Elle n'avait fait souffrir personne. Elle-même ne s'était jamais sentie blessée. Elle savait maintenant qu'il était toujours question de cette chose, en amour : vivre avec des morceaux, panser des blessures, comprendre celles des autres et composer avec. Si son père se fermait à cette intuition, alors Anaëlle pourrait lui dire adieu – lui dont elle avait tellement besoin.

Philippe insista pour qu'Anaëlle l'accompagne à la Japan Expo, et cette insistance émut la jeune femme. Elle n'avait jamais éprouvé pour lui que de la tendresse et voilà qu'après cinq ans de vie commune, il parvenait à lui inspirer de l'amour. Il lui promettait une journée de sucreries, de couleurs criardes et de pop acidulée. D'habitude, cet exotisme de bazar ne la séduisait pas. Mais, présenté comme un remède, il l'apaisait.

« Je sais que ça ne va pas fort avec ton père. Je sais que ton métier d'aide-soignante ne te suffit plus. Je sais que tu te poses des questions sur ton avenir, et même notre avenir à tous les deux. Alors j'ai pensé qu'on pourrait oublier le monde. On se déguisera, je t'achèterai des objets fantastiques, je t'expliquerai les mots curieux.

— Non, surtout, ne m'explique rien ! »

Elle enlaça Philippe, sentit sa taille épaisse et le remercia du fond du cœur. Les mains du garçon s'attardèrent sur la naissance de ses reins. Elles connaissaient ces courbes et savaient les flatter. Un instant, Anaëlle crut possible de conjurer par un sursaut de bonne volonté la fatalité de ces désirs qui les séparaient.

Cela ne cessera-t-il donc jamais ?

Philippe était amateur de ce genre de culture. Au collège, il avait animé des séances de jeu de rôle où, maître du jeu, il avait plongé ses camarades dans les univers tumultueux de l'*heroic fantasy*. Le salon de ses parents, semé de napperons et de clichés résumant trente ans de carrière à la SNCF, était devenu le lieu d'épopées sanglantes. Philippe y avait tenu la fonction la plus enviée, celle du conteur. Et, malgré ses allures timides, il s'était formé à cette occasion quelques réflexes d'emprise et de rhétorique.

Au lycée, il avait abandonné les jeux de rôle pour la sainte trinité des bandes dessinées, des films et des jeux vidéo. Ses résultats scolaires en avaient pâti mais son calme avait préservé son image auprès des professeurs. Populaire parmi les élèves, il avait organisé de véritables réseaux de *gamers* et de candidats pour les sorties déguisées aux avant-premières des cinémas de Seine-et-Marne. On aimait sa foi dans les prestiges de la fiction comme on appréciait son enthousiasme pour les goûters de pâtisseries japonaises, les après-midi *Star Wars* ou les soirées Naruto.

Anaëlle avait intégré le groupe assez naturellement – leurs pères étaient collègues à la SNCF. Discrète et douce, elle avait apprécié la convivialité des rencontres autour des tables du parc jouxtant le lycée. Sans être aussi fanatique de culture pop, elle aimait le climat de gentillesse qui se dégageait des conversations. Elle s'était attachée à ce Philippe qui s'attirait tant d'amitiés et qui, sous ses airs de bon garçon, savait galvaniser ses troupes. Lui-même avait rapidement considéré Anaëlle comme sa meilleure amie, et le fait qu'elle soit jolie n'y était pas pour rien.

À cette époque, elle cachait encore sa poitrine et ses hanches sous des pullovers de grosse maille. Elle avait senti le regard des garçons changer : il était évident que sa beauté s'épanouissait. Elle avait une silhouette propre à exciter les mâles, assez pleine mais pas courtaude, avec une poitrine affirmée, des fesses en pommes, un ventre plat, un visage qui s'affinait. Son menton pointu, son nez comme une apostrophe et ses yeux, surtout, ses yeux vifs et tendres sous des paupières en amandes, étaient souvent décrits comme irrésistibles. Les jours moroses, Anaëlle s'amusait à souligner leur caractère avec de l'eye-liner. C'était alors un masque attirant les convoitises, et qui la divertissait elle-même. Elle percevait plus franchement le désir qu'elle suscitait.

De la seconde à la terminale, Anaëlle s'était sentie protégée. Entourée par des garçons sans confiance, assez peu virils, et par des filles parfois jalouses mais inoffensives, elle avait passé sans encombre ces années qu'elle savait redoutables. Elle avait appris à connaître ce Philippe dont elle ne pouvait tomber amoureuse. Elle connaissait ses humeurs, son humour, le rythme de ses journées. Plus que tout, elle connaissait ce corps assez rond dont elle caressait le ventre et dont elle tâtait les épaules au rythme de paroles complices : « la bouée de sauvetage », « les épaules de bûcheron ».

Ils avaient passé le bac sans éclat et c'est la vie d'étudiants qui les avait jetés dans les bras l'un de l'autre. Éloigné de son groupe, Philippe avait été touché qu'Anaëlle reste présente. Il avait enfin manifesté son amour. Quant à Anaëlle, bousculée elle aussi par l'entrée dans un monde adulte qui lui semblait

impitoyable, elle s'était laissé tenter par cette relation confortable. Elle éprouvait de la tendresse pour ce garçon drôle et bienveillant, et même un désir assez sincère. Elle oubliait ce ventre imposant qu'elle mettait sur le compte d'un appétit de vivre, et savait considérer le corps de Philippe dans son ensemble. Elle se le représentait comme celui d'un ours attachant, lourd et fougueux.

Philippe s'était mis à lui dire « je t'aime ». Mais Anaëlle n'avait pas exprimé le même enthousiasme. Elle n'arrivait pas à se persuader qu'elle connaissait l'amour. Elle était heureuse qu'ils découvrent ensemble la sexualité, la tendresse, la présence à ses côtés, la nuit, d'un corps chaud et frémissant, mais elle considérait toutes ces choses comme un préalable. Sans parvenir à identifier en quoi consisterait la prochaine étape, elle se doutait que Philippe ne la franchirait pas avec elle. La gentillesse de ce garçon, ses complexes, et même l'amour qu'il vouait à Anaëlle, le rendaient manifestement trop fragile pour vivre autre chose qu'une aimable vie de couple – fade, en définitive.

Sans s'estimer belle, Anaëlle avait en effet deviné chez elle un penchant à la sensualité beaucoup plus fort que chez Philippe. Avant de coucher avec lui, elle n'aurait pas imaginé qu'il puisse exister de tels contrastes. Mais il fallait se rendre à l'évidence : autant Philippe se contentait d'actes furtifs, énergiques et parfois même adroits, autant Anaëlle attribuait à la chose des vertus dont Philippe ne soupçonnait pas l'existence. Anaëlle avait par exemple appris à observer son corps pendant l'acte, et même dans ces plages de temps relâché qui le précèdent et qui le suivent. Elle avait découvert la manière dont sa cambrure

prenait un galbe généreux lorsque, pressée sur le ventre rebondi de Philippe, elle semblait offrir en spectacle une rondeur tout à fait nouvelle. Elle avait réalisé combien ses jambes écartées, quand Philippe la prenait par l'arrière, jetaient dans la glace une vision stupéfiante, saisie par un effet d'impudeur. Mais Philippe ne parlait jamais de cette beauté. Il avait des appétits généreux mais vite assouvis. Anaëlle, de son côté, apprenait à aimer son propre corps et à le considérer comme un trésor dont elle serait responsable.

« Merci de m'avoir amenée ici ! »

Philippe en rougit de plaisir. À première vue, il avait bien fait d'insister pour qu'Anaëlle l'accompagne à la Japan Expo. La jeune femme ne cachait plus son étonnement. Musiques hystériques, tenues maniérées, chapeaux de grande taille, pancartes et ballons jusqu'au plafond de la salle des expositions... La queue de Pikachu frôlait les visages, les cheveux de Son Goku provoquaient des cris, les bourrelets de Mario singeaient les soubresauts du jeu vidéo. Mille autres personnages se taillaient un chemin de gloire au milieu de la foule. En somme, l'événement tenait la promesse qu'il semait sur les réseaux sociaux – les couleurs, les caricatures, les fantasmes s'y déployaient plus nombreux qu'ailleurs.

L'exposition faisait la part belle à la culture populaire mais elle proposait aussi des ateliers d'arts martiaux, des stands d'ikebana, des cérémonies du thé. Une patrie pour grands enfants, voilà comment Anaëlle se représentait le pays du Soleil levant.

En un instant, elle se sentit une affinité singulière avec cet univers plus raffiné qu'elle ne l'avait pensé. Car cette passion du détail observée dans un tir à l'arc ou dans la préparation d'un poisson, elle la retrouvait dans le soin maniaque porté aux étoffes et aux papiers, dans l'amour des histoires passionnées. On aurait dit que toute une civilisation se consumait dans l'amour du beau geste.

Un moment, la silhouette d'une Lara Croft accrocha le regard d'Anaëlle. Il n'y avait aucun doute : le mini-short noir, l'épaisse ceinture à laquelle pendaient deux revolvers, la brassière découvrant un dos luisant... Anaëlle connaissait le personnage de jeu vidéo par l'intermédiaire d'un carton publicitaire trônant dans la chambre d'un ami de Philippe.

« C'est Lara, viens !

— Bien sûr que c'est Lara... »

Philippe affichait un air blasé mais Anaëlle savait qu'il était ravi. Sans doute jouissait-il qu'Anaëlle porte un intérêt soudain à de telles figures. Se doutait-il qu'elle se sentait attirée par Lara ? Elle n'avait jamais joué au jeu vidéo, n'avait jamais vu de film inspiré par la licence. Par conséquent, ces histoires de femme plantureuse à la recherche de trésors et poursuivie par d'épouvantables tortionnaires, toute cette quincaillerie propre à faire baver d'excitation de jeunes mâles la laissait indifférente.

En réalité, ce qui aimantait le regard d'Anaëlle était bien le postérieur, assez lourd sous le tissu, qu'elle trouvait délicieusement provocant dans cet univers juvénile. La foule ne paraissait pas réaliser qu'une créature faussement innocente se

promenait avec elle. Anaëlle scrutait les cuisses fermes, dotées d'une sorte de vie propre, traçant un chemin vers on ne savait quelle destination. Mais dans l'œil de Philippe, aucune lubricité. Lui souriait comme un enfant. S'il pressait la marche, c'était pour obtenir un autographe. Un autographe, d'une simple figurante ! Anaëlle croisa les doigts pour qu'il ne tombe pas à un tel degré d'infantilisme.

« Dépassons-la, je veux voir son visage !

— C'est sûr que c'est elle.

— Mais son visage... Est-ce qu'elle ressemble à Angelina Jolie ?

— Angelina Jolie n'est pas la seule à avoir joué le rôle. »

Anaëlle ne voulait pas avouer qu'elle guettait plutôt sa poitrine. La brassière faisait-elle le même effet que sur l'actrice ? Jamais Anaëlle n'avait ressenti un tel trouble en présence d'une femme. Il ne s'agissait pas d'une attirance sexuelle mais d'une surprise devant tant de chair exhibée. Aussi, elle se sentait moins seule, dans les rangs de cette armée de geeks obsédés par les scores et les gimmicks.

Au moment de dépasser Lara Croft, elle eut honte. Elle s'était habillée sans prétention avec ses baskets blanches, sa jupe droite aux discrets motifs floraux, et voilà qu'elle croisait une créature singulièrement consciente de son corps. Philippe se contentait d'une petite amie sans rien d'extravagant, à la fois par jalousie potentielle et par modestie. Mais, en un instant, Anaëlle comprenait qu'elle aurait aimé jouer avec l'impression que dégageait sa propre silhouette. L'intimité de la chambre ne lui suffisait plus.

Ils coupèrent le chemin de Lara Croft et Philippe ne put s'empêcher de sortir son calepin pour demander une dédicace.

« Philippe, tu es ridicule. Ce n'est pas la véritable Lara !

— Mais il n'y aura jamais de vraie Lara Croft, c'est ça qui est amusant. »

La jeune femme se prêta de bonne grâce à l'exercice. Elle gloussa, bascula d'une jambe sur l'autre. Anaëlle eut le loisir de l'observer. Son visage ne ressemblait pas à celui d'Angelina Jolie, il était cependant si maquillé, les cheveux si bien tenus par la natte et les barrettes, qu'il paraissait en cire. Les lèvres noires, les sourcils au crayon, le teint parfaitement égal simplifiaient les traits. Difficile, dans ces conditions, d'évaluer l'âge, de même qu'il était difficile de savoir si la poitrine gonflant le débardeur était naturelle. Anaëlle chercha le détail révélateur – une courbe trop parfaite, un pli sous le tissu, la forme d'un téton. Vraiment, on avait envie de tendre la main pour soupeser l'ensemble.

Elle se perdit dans une rêverie sur sa propre poitrine, qu'elle n'avait jamais aimée. Autant elle appréciait ses fesses délicates, ses jambes un peu fines, son ventre tendre, autant ses seins l'avait toujours attristée parce que sans caractère, aux aréoles mal dessinées, aux tétons peu proéminents et à la mollesse douteuse, comme déjà prête à subir les assauts de l'âge. Elle ne les dénudait que rarement. Elle préférait l'amour en soutien-gorge, et ne s'appréciait nue que lorsque Philippe rendait hommage à sa poitrine en la prenant à pleines mains, par-derrière, lui imprimant cette forme idéale qu'elle peinait à trouver dans d'autres positions. Mais Anaëlle avait beau dire à Philippe qu'elle appréciait ce geste, il le faisait à peine.

« Tu as fini de mater cette fille ? »

Ils s'éloignèrent. Pour une fois, c'est Anaëlle qui ressentit de la gêne.

Mais elle savait rabattre l'orgueil de Philippe :

« Je suis sûre que c'était un postiche ! Cette fille n'a rien dans le soutien-gorge.

— Trouve-toi des excuses.

— Au moins, je ne fais pas le gamin à demander une dédicace à une inconnue. »

Vexé, Philippe se tut et Anaëlle fut tentée de relancer la conversation en parlant de son père, qui l'angoissait en ce moment avec sa dépression, sa rancœur contre sa femme, et surtout les espoirs qu'il mettait dans la carrière de sa fille. Mais ce n'était pas à elle de sauver son propre père, surtout qu'elle se démenait avec une carrière d'aide-soignante qui n'avait plus rien d'évident pour elle. Cependant, elle se rappela la promesse faite à Philippe de tout oublier ce jour-là. Alors elle garda le silence, et se laissa guider par les effusions sonores de cette culture devenue folle.

Elle finit par surmonter la tension grâce à l'idée qui lui trottait dans la tête.

« J'aimerais me déguiser, moi aussi.

— Tu t'es moquée de moi quand j'en ai parlé !

— Je me fais à l'ambiance. »

Très vite, Anaëlle comprit ce qui pourrait lui plaire. Elle avait aperçu de jeunes femmes déguisées en écolières avec jupe plissée, cravate rouge, veste cintrée à écusson. Plusieurs dégrés

d'érotisme étaient exhibés, de l'innocence comique à la posture libertine. Certaines filles n'hésitaient pas à troquer le chemisier contre une brassière et à raccourcir la jupe pour donner des aperçus de leur culotte. Puis, son regard s'affinant, Anaëlle repéra des jeunes femmes habillées de robes avec volants de dentelle, ombrelle à l'épaule, qui lui rappelèrent des poupées anglaises.

« Les Lolita ! s'exclama Philippe. »

Ils tombèrent sur un stand proposant des circuits touristiques à Hokaido. Au fond de la guérite se trouvaient des panoplies d'ombrelles, de masques et de gants. Anaëlle s'adressa au responsable, un grand garçon habillé de noir, les cheveux lissés tombant par mèches sur les épaules. Dévisageant Anaëlle, il se pencha vers elle, prêt à boire ses paroles. Les gants n'étaient pas de la bonne taille, mais il proposa une ombrelle pour un prix modique.

« Je ne connais rien à la culture japonaise.

— Commencez par l'ombrelle ! Et raccourcissez-moi tout ça. La jupe droite, pas très *kawaiï*... »

Surprise par les manières et la franchise du garçon, Anaëlle éclata de rire. Il se pencha davantage. Philippe n'en revenait pas : le Japonais pourtant manifestement homosexuel ne cachait pas l'intérêt qu'il portait à Anaëlle. Son regard s'attardait sur les bras dénudés de la jeune femme, sa poitrine à peine esquissée. Il détaillait ses traits d'un air gourmand, faisait briller sa prunelle à mesure qu'Anaëlle, plus à l'aise, se permettait des remarques amusées.

J'ai fait le vide en moi.

Je suis grande, maintenant.

Et je suis prête à aimer.

Je remercie Suzanne et Virginia pour leur lecture méticuleuse,
Angie pour son ouverture d'esprit et son panache.